

Tout est possible, mais...

Marie Gagnier, *La quête de Melville*, Montréal, Québec Amérique, 1998, 352 p.

Michael Delisle, *Le désarroi du matelot*, Montréal, Leméac, 1998, 140 p.

Pierre Gobeil, *Sur le toit des maisons*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1998, 114 p.

André Brochu

Numéro 95, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1999). Tout est possible, mais... / Marie Gagnier, *La quête de Melville*, Montréal, Québec Amérique, 1998, 352 p. / Michael Delisle, *Le désarroi du matelot*, Montréal, Leméac, 1998, 140 p. / Pierre Gobeil, *Sur le toit des maisons*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1998, 114 p. *Lettres québécoises*, (95), 20–21.

Marie Gagnier, *La quête de Melville*, Montréal, Québec Amérique, 1998, 352 p., 24,95 \$.
Michael Delisle, *Le désarroi du matelot*, Montréal, Leméac, 1998, 140 p., 16,95 \$.
Pierre Gobeil, *Sur le toit des maisons*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1998, 114 p., 14,95 \$.

Tout est possible, mais...

En ce monde où la réalité virtuelle vient questionner nos pauvres certitudes, comment rendre la vérité crédible.

ROMAN
André Brochu

LE RÉALISME COMME REPRÉSENTATION VÉRIDIQUE du monde, qu'il s'agisse de la vie quotidienne ou de la société, a fait place depuis longtemps à d'autres esthétiques romanesques. Les trois romans que voici réinventent tous la convention narrative, avec des succès inégaux. Le premier est lourd, primitif, plein de symbolisme. Le dernier, symboliste aussi, est aérien. Le deuxième est grave, drôle — parfait.

L'intempérance

La quête de Melville, de Marie Gagnier, est incontestablement une œuvre forte, riche de substance et longuement méditée. On y fait la connaissance d'une humanité étonnante, souvent proche de ces êtres de fable primaires que peignait Jacques Benoît dans *Jos Carbone* ou Marie-Claire Blais dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. La comparaison avec Bruegel, voire Jérôme Bosch, s'impose aussi.

Face aux déchaînements de la nature comme aux secousses d'une intériorité en perpétuelle éruption, porteurs de conflits hérités d'un passé turbulent, les protagonistes, tous disposés autour de la figure à peu près exemplaire (mais un peu pâle) de Melville Parent, sont chargés d'intensité. On distingue notamment le père, Jérémie, à

qui ses lamentations d'enfant trouvé ont valu son prénom ; sa mère, Lo, la rousse ardente qui lit les grands auteurs et baptise ses enfants en conséquence (Balzac, Karénine, Melville !), et tant d'autres, le Goitreux, les frères Chancel, Lorraine la schizophrène... Êtres tous attachants, à des degrés divers, malgré leurs déficiences énormes, car une compassion vigilante s'emploie à nous faire sentir la blessure en chacun d'où provient leur faiblesse ou leur méchanceté.

Cela dit, le roman m'a semblé beaucoup trop chargé de symbolisme, ou, plutôt, lourd d'un symbolisme trop conscient de lui-même, trop explicite. Loin de se contenter de raconter une histoire et de faire con-

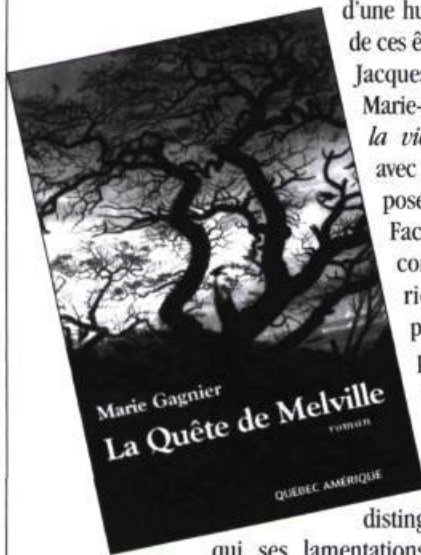
fiance à la dynamique de la représentation, l'auteure ressuscite l'omniscience du roman traditionnel en l'aggravant de tout le poids de savoir dont un écrivain contemporain est capable, après Freud, Bachelard et la critique qui en dérive. Sur les personnages, leurs actes, les situations où ils se débattent, Marie Gagnier pose le regard de Dieu — un dieu diplômé en sciences humaines... — et veut *tout* dire, ne fait grâce au lecteur d'aucune signification médiante. De là une surabondance d'images dont l'analyste, sans doute, peut longuement se repaître, mais qui, à la première lecture, apparaissent inutiles, voire biscornues. Par exemple cette perception, par Lo, du désir dans les yeux du Goitreux : « Elle connaît le feulement de cette force infailliblement jaillissante dans la feuillure des femmes. » (p. 123) Franchement ! Ou Melville, enfant, qui se met au lit : « Sous l'oreiller dort son pyjama qu'il éveille le temps de l'enfiler en le boutonnant avec attention. Le tissu et le corps doivent se rendormir. » (p. 65) Tout de même !

Ce qui surprend surtout, c'est l'animisme. Il n'y a pas que le pyjama qui s'éveille et qui dort. Dès la première ligne du roman, on lit : « Condamné à périr, déjà à genoux sur le fleuve, le jour offre sa nuque à la tempête. » (p. 9) Beaucoup plus loin, même nature confite en mélodrame : « Est-ce seulement l'orage posant sa main froide sur le front de la nuit ? Est-ce la nuit qui a renversé des vasques de sang ? » (p. 264)

La quête de Melville, qui est une quête de vie au milieu des morts de son passé et du présent (le sympathique géant roux a choisi le métier d'embaumeur...), commande certainement le respect et la complicité du lecteur. Souhaitons que, à l'avenir, la romancière laisse plus de place à la suggestion et surmonte la tentation de l'intempérance stylistique.

La maîtrise

En poésie, Michael Delisle manifestait déjà des dons d'écrivain remarquables. *Fontainebleau*¹ étonnait par sa puissance de suggestion. *Le désarroi du matelot* confirme le grand talent du prosateur. Le titre rappelle sans doute le poète, mais le livre se lit bel et bien comme un roman. L'auteur connaît l'art d'inventer une histoire dégagée des contingences autobiographiques et capable de piquer l'intérêt de tous.



Il s'installe au cœur du fabulaire collectif et raconte la société à elle-même, de façon simple et parfaitement efficace.

Son matelot, un « mauvais garçon » qui fut l'auteur de crimes graves avant de trouver le repentir à plus de cinquante ans, se voit l'objet des attentions d'un détective privé, qui s'est d'abord intéressé à lui par métier, puis par sympathie. Monsieur Harrison en effet a reconnu un autre lui-même dans ce Richard Daudelin qui souffre, comme lui, de psoriasis. Monsieur Harrison finit par se découvrir à l'homme qu'il a filé et dont il se veut, en quelque sorte, le protecteur, et Daudelin, retrouvant ses réflexes premiers, l'assassine avec un admirable flegme.

Ce qui étonne et séduit avant tout, dans ce récit qui pourrait être pénible, révoltant ou ce qu'on voudra, c'est le climat de la narration, fait d'un humour subtil, très difficile à définir et accordé à une conscience tout en actes, complètement investie dans le champ des démarches pratiques. Daudelin pose une bombe meurtrière, grimpe à un mât malgré son vertige, avec la même disponibilité de tout son être dont il fera preuve, plus tard, quand il vendra des bibles dans le port de Montréal. Le personnage rayonne de la même vérité immédiate et totale qu'un personnage de Stendhal. Auteur involontaire de la mort d'un adolescent roux dont la photo ne le quittera plus, il se rallie au bien comme il avait pactisé avec le mal, sans aucun pathos. Morceau d'anthologie, le récit de sa désillusion à l'égard de Sister Russell (sorte de femme *preacher* à l'américaine) qui dirige une mission où il a trouvé refuge, boulevard Saint-Laurent, prépare sans doute le retour au mal de cet homme — non dépourvu de ressources intellectuelles puisque son père était un puissant chef syndical à *La Presse*...

Mais le mal, le bien, qu'est-ce qui les distingue ? Le roman aborde la question, sans la poser explicitement. C'est ainsi qu'il *dit* le monde actuel où tout, vraiment tout est possible, et où les consciences s'inventent désormais en dehors des églises, quitte à y faire de petits séjours, pour tâter du salut.

Ce roman, où s'écrit l'histoire d'un matelot qui vire à l'assassin, a la souriante perfection d'un sonnet.

La vie en l'air

Il y a du charme dans certaines évocations du dernier roman de Pierre Gobeil, et *Sur le toit des maisons* n'est fait que de cela, d'évocations, celles de la Basse-Ville et de la Haute-Ville de Québec, de nuit surtout et d'un point de vue plongeant puisque le narrateur se balade sur les toits avec son grand ami, comme lui frais émoulu du cours secondaire, bref... J'ai pensé à un moderne Félix Leclerc, si sympathique et si peu fait pour la colère, si peu fait non plus pour le roman. Comment croire au suicide du grand ami, de « mon meilleur chum » (p. 97) en cette fin de nuit où ce dernier a entraîné le narrateur dans une balade au bout du possible, des merveilles, vers le Pays du matin calme ? Cela se passe en une culbute et deux litotes, sans préavis. « Et puis hop ! plus personne, que du vide avec du bleu autour et dans la bouche un cri à peine formulé qui signifiait que le monde venait encore

une fois de basculer. » (p. 72) Cette façon de mettre fin à une présence humaine serait bien expéditive, si *présence* il y avait.

J'aimerais être plus précis, faire état de données plus étonnantes que le sempiternel conflit entre les rêves, les aspirations de l'adolescence, une faim du monde qui se satisfait de noms géographiques évocateurs, d'une part, et la plate vie à vivre d'autre part, avec ses supercentres commerciaux aux caddies alignés à l'infini, ses rituels sans âme. Sans doute y a-t-il là une vérité à exploiter, mais l'action, l'intrigue, le nerf du récit sont inexistantes. Il fait bon se promener toute une nuit sur les toits, avec la folle ardeur de ses seize ou dix-sept ans ; mais le *roman*, en l'occurrence, suit le réalisme, comme le bébé suit l'eau du bain dans la métaphore connue. La perte est totale.

Et puis, l'écriture n'est pas toujours sûre, les fautes sont nombreuses².

Il reste tout de même, comme un soleil et comme la terre, la grande roue qui tourne, lumineuse, « dans le ciel de la Basse-Ville de Québec » (p. 113). Les jeunes lecteurs, et ceux restés qui sont jeunes, pourront en savourer la magie.

1. Michael Delisle, *Fontainebleau*, fiction, Montréal, Les Herbes rouges, 1987, 130 p.
2. « Hardue » (p. 29) ; « les premiers rayons de l'aube » (p. 49) ; « ils étaient leur propre patron » (p. 86) ; « tout ça aussi eussent été des entreprises inutiles ? » (p. 88), etc. L'éditeur nous a habitués à un travail généralement plus soigné.

Quatorze nouvelles au quotidien
amour, séparation, solitude,
retrouvailles, ainsi va la vie après
Le Silence des adieux...



176 pages — 19,95 \$



ÉDITIONS HURTUBISE HMH



Pierre Gobeil